Grand mélo pour petite caméra : "C'est la vie" d'Arturo Ripstein

Autor(en): **Asséo, Laurent**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Film : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): **- (2000)**

Heft 15

PDF erstellt am: **05.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-932654

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Arcelia Ramirez, une Médée moderne

Grand mélo pour petite caméra

«C'est la vie» d'Arturo Ripstein

Avec la tragédie d'une femme délaissée par son mari, le cinéaste mexicain signe un grand mélodrame ironique, bouleversant et surréaliste.

Par Laurent Asséo

A lui tout seul, ce téléfilm d'Arturo Ripstein, tourné avec une caméra vidéo numérique peut justifier le concept de Cinéma tout écran. Co-produite par la chaîne Arte, cette transposition moderne au Mexique de la tragédie classique «Médée» est sans doute l'une des plus belles œuvres, depuis bien longtemps, de l'auteur du «Château de la pureté» («El castillo de la pureza», 1972).

Comme souvent chez ce cinéaste, l'action se concentre sur un huis clos, ici les appartements et les couloirs d'un immeuble misérable. Julia, mère de deux jeunes enfants, est délaissée par son mari. Egalement menacée d'expulsion par le propriétaire de son appartement, cette jeune femme désespérée ira jusqu'à commettre l'irréparable.

Vision pessimiste du monde dynamisée

Avec ce sublime mélodrame théâtralisé, ponctué de détails surréalistes et incongrus, Ripstein continue de raconter le terrible destin d'un monde replié sur lui-même, d'un univers où les individus tentent vainement d'échapper à l'usure du temps. Certains des derniers films d'Arturo Ripstein avaient tendance à se figer en de long tableaux mortifères.

Dans ce téléfilm, l'esthétique en plans séquences de Ripstein est dynamisée par une caméra qui se balade à l'intérieur des scènes et cette souplesse lui permet de revitaliser sa vision pessimiste du monde, sans pour autant la trahir. Brillant tour de force stylistique, qui marie merveilleusement le pathétique et l'ironie, «C'est la vie», nous offre avant tout un bouleversant portrait de femme. ■

Titre original «Así es la vida». **Réalisation** Arturo Ripstein. **Scénario** Paz Alicia Garciadiego. **Image** Guillermo Granillo. **Musique** David Mansfield. **Montage** Carlos Puente. **Interprétation** Arcelia Ramirez, Patricia Reyes Spíndola… **Production** Alvaro Garnica (2000, France / Mexique / Espagne) **Durée** 1h30.

Présentation à Cinéma tout écran, Maison des arts du Grütli, Genève, salle CAC-Simon et Langlois, jeudi 2 novembre à 22h15 et vendredi 3 novembre à 16h15. Renseignements: 022 800 15 54.

Caméras vidéo numériques: des lendemains qui chantent?

La journée consacrée par Cinéma tout écran aux «Petites caméras»[1], collection coproduite par la Sept Arte, donne l'occasion de faire le point sur la «révolution vidéo numérique».

Par Bertrand Bacqué

Extrêmement légères et discrètes, abordables du point de vue économique (elles font partie de l'investissement «loisirs» de Monsieur Tout-le-Monde), les caméras vidéo numériques (ou DV-Digital Video) ont d'abord intéressé les réalisateurs de reportages et de documentaires. Désormais, la fiction s'en empare. Alain Cavalier, Claire Simon, Eric Rohmer et les Danois du Dogme l'ont adoptée. Et pas seulement pour des raisons financières. L'objet induit un autre rapport au réel, donc à la mise en scène, aux acteurs et au découpage. Beaucoup de frontières sont dès lors abolies. C'est dire l'intérêt manifesté par Pierre Chevalier, responsable de l'unité fiction de la Sept Arte[2], lorsque Jacques Fansten, producteur et réalisteur[3], lui propose parmi trois autres projets de collection «l'idée de faire travailler des cinéastes chevronnés avec des caméras d'amateurs». Claude Miller, Alain Corneau puis de nouveaux venus, tel Jean-Pierre Sinapi, sont alors sollicités. Pour Jacques Fansten, qui a réalisé «Sur quel pied danser?», il s'agissait «d'explorer une autre manière de faire des films. Comme nous le disons souvent avec Claude Miller, nous n'en sommes pas sortis indemnes».

Une liberté et des contraintes nouvelles

L'avantage est, de prime abord, économique. Les petites caméras coûtent quelque 4000 francs et les plateaux sont allégés d'autant; le metteur en scène est seulement accompagné du chef opérateur et du preneur de son. «Tous les autres postes – scripte, électro, machino – sont à la discrétion des réalisateurs», précise Pierre Chevalier. Et de conclure: «Avec une enveloppe budgétaire de 675 000 francs, c'est le réalisateur qui décide de mettre l'argent là où il le veut. Dans le *casting*, la préparation, le temps de tournage ou le choix de l'équipe». Pour tous, c'est la possibilité de réaliser un film qu'ils n'auraient pas pu faire autrement. Ce qui est sacrifié d'un côté (la qualité de l'image par exemple) est gagné de l'autre.

Sinapi, qui signe «Nationale 7», s'enthousiasme: «Sur un tournage conventionnel, c'est 70% de mise en place technique et seulement 30% de mise en scène. Ici, c'est tout le contraire: on peut improviser, être beaucoup plus inventif. Avec le 35 mm, on filme une image mentale; avec la DV, on filme avec les tripes. Le rempart que constitue l'équipe technique entre le réalisateur et les comédiens disparaît: c'est une mise en danger permanente. Avec une telle caméra, on ne peut pas tricher, ça ne pardonne pas». Mais ces nouvelles libertés – comme celle de tourner dans des lieux habituellement inabordables – impliquent, selon Fansten, de nouvelles contraintes: «Il s'agit d'être très clair et rigoureux dans ses choix. La liberté impose plus de rigueur.»

Alors, véritable révolution technologique, voire esthétique? Pour Pierre Chevalier, d'accord en cela avec Fansten: «Ce nouvel instrument n'est qu'un outil de plus, non pas un instrument unique, appelé à remplacer tous les autres. Je trouverais ça tout à fait négatif si le numérique était la ‹solution› pour tous les films». Pour Sinapi, cependant, c'est un véritable tournant. Il ne tournera plus jamais comme avant. ■

1. Le dimanche 5 novembre, le festival propose par ailleurs «Un ange en danger» de Nicolas Klotz, tourné lui aussi en caméra vidéo numérique et coproduit par la Sept Arte.
2. Voir FILM N° 2, septembre 1999 p. 40; N° 7, mars 2000, p. 10.
3. Entre autres de «La fracture du myocarde» (1990).

«Les petites caméras», Maison des arts du Grütli, Salle CAC-Langlois, Genève, dimanche 5 novembre. «Sur quel pied danser» de Jacques Fansten à 10h, «Nationale 7» de Jean-Pierre Sinapi à 15h. Renseignements: 022 800 15 54.

Jacques Fansten (à gauche) en action